

PHILIPPE HERREWEGHE DIRIGE LE REQUIEM DE FAURÉ VERSION SYMPHONIQUE

Le 19 novembre 2013 par Olivier Mabillet
Concert, La Scène

Paris, Théâtre des Champs-Élysées. 16-XI-2013. Guillaume Lekeu (1870-1894) : Adagio pour cordes op. 3 « Les fleurs pâles du souvenir... » ; Anton Bruckner (1824-1896) : Aequales n° 1 et 2 ; Ave Maria ; Os justi meditantur ; Vexilla regis ; Gabriel Fauré (1845-1924) : Requiem op.48 (version de 1900). Hana Blažiková, soprano ; Benoît Arould, baryton ; Collegium Vocale Gent ; Orchestre des Champs-Élysées, direction : Philippe Herreweghe.

France
Île-de-France
Paris
Théâtre des Champs-Élysées

Après avoir contribué à faire naître la version originale du *Requiem* de Fauré, Philippe Herreweghe en a joué et enregistré la version symphonique, qu'on n'oserait pas appeler, comme la note de programme, « définitive ».

C'est donc celle-là qu'il a donnée au Théâtre des Champs-Élysées, et, quoiqu'on pense de cette mouture pour grand orchestre, il serait difficile d'en trouver une illustration plus avantageuse. Le souci du détail et la justesse du geste caractérisent avant tout cette interprétation, donnée avec une quarantaine de chanteurs. Nul empatement des lignes vocales, nulle spongiosité de l'orchestre, comme c'est souvent le cas dans cette œuvre. Et c'est finalement cette sobriété qui rend une force émouvante aux images d'un texte trop connu (« *De profundo lacu* », « *De ore leonis* »). Au sein d'une lecture très fluide, dans des tempos sages, mais tenus avec dynamisme, on est d'autant plus surpris par certains effets de ralenti assez soulignés dans le *Pie Jesu* ou bien sur les mots « *Jerusalem* » de l'*In Paradisum*. La prononciation « internationale » du latin étonne aussi, tandis qu'on peut trouver un peu dommage que l'harmonium qui tient lieu d'orgue ne soit audible que par intermittence. Mais ces peccadilles n'affectent pas la réussite de l'ensemble, due également à des chanteurs solistes très appropriés et à la sûreté des pupitres d'altos et de violoncelles, qui sont disposés à la droite du chef, à la place habituelle des violons.



Du reste, le plus beau de la soirée se trouvait sans doute dans les compléments de programme. Les trois hymnes de Bruckner sont des pièces tout bonnement magnifiques. Porté par les voix limpides et strictes du Collegium Vocale, l'*Ave Maria* de 1861 dessine le portrait d'une gracieuse madone flamande. Aucune fadeur, cependant, grâce à la fermeté des ténors et des altos. Entre chaque hymne, deux *Aequales* pour trois trombones renforcent l'austérité et la perfection instrumentale de cette séquence exceptionnelle.

Quant à l'*Adagio* pour quatuor d'orchestre de Lekeu, c'est une pièce d'une grande beauté, et que l'interprétation donnée ici rend encore plus admirable. La clarté sonore de l'orchestre, pourtant fourni (notamment 8 violoncelles et 6 contrebasses), est un élément de cette réussite. Mais c'est également la finesse des phrasés, conduits par Philippe Herreweghe dans des tempos plutôt allants, qui permet d'apprécier l'étonnante complexité harmonique de l'œuvre sans s'y perdre.